

Benjamin
Roux



**La circulation de
récits comme
puissance d'agir
et contre-pouvoir**

Cultivateur de précédents

1^{ère} édition
Date de mise en circulation : 2015
Document sous licence Creative Commons by-nc-sa 3.0

Textes : Benjamin Roux (<http://www.cultivateurdeprecedents..org/>)

Illustrations : Art Inuit - Collection Musée des beaux-arts de Montréal 2005
Karoo Ashevak - Joueur de tambour
Judas Ullulaq - Sans titre
Photographies : Jean-Pierre Dalbéra

Edition : Benjamin Roux (<http://www.cultivateurdeprecedents..org/>)

**La circulation de
récits comme
puissance d'agir et
contre-pouvoir**

Benjamin Roux

Avec son appel à « une culture des précédents », David Vercauteren nous invitait à « *faire circuler des récits en vue de nourrir des cultures de la fabrication collective* »¹. Le cheminement de ma recherche-action, en partant de cette proposition, m'a mené vers d'autres appels de ce genre autour de la question plus générale de la réappropriation de notre histoire, nos histoires. C'est donc, ici, un maillage qui se dessine autour des histoires à la fois sur le possible (puissance d'agir, transmission, multitude, contre-pouvoir...), sur les enjeux (réappropriation, création, pouvoir individuel, action collective...), sur les formes (H/histoire, imaginaire, mythe, récit) et également sur les milieux d'où les appels se font (littérature, philosophie, recherche, terrains d'actions...).

Histoire/histoire(s)

« La destruction du passé, ou plutôt des mécanismes sociaux qui rattachent les contemporains aux générations passées, est l'un des phénomènes les plus caractéristiques et les plus mystérieux de la fin du court XXe siècle ». Eric Hobsbawm

*« L'historiographie classique perçoit le temps comme un flux continu, régi par la loi de causalité. Un événement succède logiquement à l'autre, le présent est aisément défini par le passé, et donc l'avenir est d'ores et déjà prévisible à travers même le regard jeté sur le présent. C'est ce flux temporel qui conduit l'humanité vers le perfectionnement, c'est lui, le Progrès en marche (qui induit le fait de masquer les failles et les échecs). »*²

Le collectif Mauvaise troupe nous propose ici, à travers son ouvrage et à travers son propos, de questionner notre rapport à l'Histoire, à notre histoire, nos histoires. Faire redescendre de sa majuscule cette histoire qui se croit – ou qu'on voudrait nous faire croire – unique. Celle qui serait une version racontée et construite, construite à force d'être racontée, par les manuels scolaires, les grandes commémorations, les films du grand écran, les reportages, documentaires et journaux télévisés du petit...

¹ David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes*; Pour une écologie des pratiques collectives, Paris, Editions Les prairies ordinaires, Collection « Essais », 2011 [2e éd. 2007]

² Collectif Mauvaise troupe, *Constellations* ; Trajectoires révolutionnaires du jeune 21^e siècle, Paris, Editions l'éclat, 2014, page 13

Qu'en est-il de celles qui se diffusent, se racontent, s'échangent en dehors de ces canaux ? Celles qui ne peuvent être UNE car appartenant à des points de vue différents ? Est-ce si anodin si se « raconter des histoires » en soit réduit à être le synonyme de « mentir » ?

Cette histoire majuscule serait la bonne car objective étant basée sur des faits. Et, à contrario, ces histoires, puisque multiples et nuancées, seraient subjectives et donc irrecevables. « *Les faits parlent, certes, mais seulement si tu les racontes, et signifient quelque chose seulement à l'intérieur d'un cadre. Les faits te répondent si tu leur poses certaines questions, et si tu leur poses d'autres questions, ils te donnent d'autres réponses.* »³ A la vénération de la sainte objectivité le serait opportun d'y répondre par la rigueur d'assumer ses subjectivités. Comme il n'existe pas de manière objective de raconter des faits, le collectif Wu Ming nous fait une proposition pour « *une manière honnête de raconter : déclarer son propre point de vue, dire : je raconte, je prends un parti.* »⁴

Cette histoire tout en majuscule et en grandeur est une histoire faite de victoires - et de leurs vainqueurs - mises bout-à-bout. C'est une frise chronologique qui oublie ses défaites et ses vaincus. Comme si nous n'avions à apprendre que de ce qui est victorieux et que l'échec, honteux, ne doit pas être regardé voir même doit être oublié. Cette Histoire a découpé notre passé de manière binaire avec d'un côté les victoires et de l'autre les défaites, une Histoire qui choisit ce que l'on retient et ce que l'on oublie ; ce qui tend à une dialectique du bien et du mal : si ça constitue l'Histoire c'est que c'est bien et que donc si ça n'en est pas c'est que c'est mal.

Avec leur ouvrage, le collectif Mauvaise troupe souhaite que ces expériences racontées « *rendent curieux, révoltent, interrogent, émerveillent, qu'elles donnent envie de (re)passer à l'acter, d'explorer ses forces comme ses faiblesses, et peut-être réenchâsser dans nos vies un certain art du récit* »⁵.

Imaginaire(s)

« *Qui n'imagine pas ne peut s'émanciper.* » Alain Damasio

L'imaginaire c'est ce que LES histoires permettent et ce que L'Histoire limite voir annihile complètement. Quand la grande Histoire vient figer une vérité à partir de faits elle enferme nos capacités à passer outre ses frontières. Quand les histoires cheminent,

3 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, page 257

4 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, page 254

5 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, page 689

se partagent, s'échangent, ce sont des interstices qui laissent libre cours aux imaginaires. Une multitude (d'histoires) appelle une multitude (d'imaginaires). Cette Histoire, même si ses racines sont plus anciennes, s'est installée dans son unicité durant le XX^{ème} siècle. Pour Alain Damasio, écrivain, c'est cette « *dictature du déjà-là, qui sature nos réflexions et nos choix et empêche ce léger décalage, ce pas de côté qui rend toute révolte possible.* »⁶ Cet empêchement passe par la récupération de cet imaginaire. Il s'agit d'en faire « *un nouveau marché, très lucratif puisqu'il n'a d'autres limites que le temps libre disponible des citoyens-clients, lequel s'accroît sans cesse.* »

Il y aurait donc deux types d'imaginaires. Un premier rattaché à la grande Histoire, un imaginaire « *qui divertit – littéralement, te détourne de la voie –* » et qui notamment se matérialise à travers les médias de mass, mais aussi tous les « gros » du divertissement et de la Culture (elle aussi unique et avec une majuscule) comme « Hollywood », le succès des séries TV... Un second imaginaire serait « *celui qui subvertit, c'est-à-dire passe sous la voie, incline le sol, le fracture.* »

Et dans cette distinction, la subtilité se trouve dans la facilité. D'un côté il est assez aisé de se laisser divertir, d'être dans l'inaction là où subvertir « *est devenu difficile, car subvertir c'est créer* » et donc relève de l'action.

Mythe(s)

« *Si le pouvoir impose son récit, nous devons rétorquer avec mille histoires alternatives.* » Wu Ming

Le *mythe* fait partie de ces termes⁷ qui, passés à la moulinette du XX^e siècle, s'en retrouvent désemparés de leurs sens premiers et ainsi galvaudés. Ce n'est donc pas sous l'utilisation coutumière et péjorative de « croyance » (sous entendu « non fondée ») qu'il est intéressant de le questionner mais plutôt au sens « *d'une simple "parole" (selon l'étymologie grecque) ou d'une "histoire à vocation fondatrice" (selon l'usage moderne)* »⁸.

Wu Ming, un collectif d'auteurs italiens, travaille et questionne la notion de *mythopoièse*, c'est-à-dire la création de mythes. Pour eux, c'est entièrement lié au politique (sens que l'on met derrière ses actes

6 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, page 241

7 Un autre exemple est *folklore* qui, comme l'explique Nicole Belmont, provient de « *l'anglais lore, qui provient d'une racine germanique, signifie en effet "savoir, connaissance", et folklore "savoir populaire" (et non "science qu'on a du peuple", suivant un contresens parfois intentionnel).* » in *Paroles païennes ; mythe et folklore*, Editions Imago, 1986 page 156

8 Yves Citton, *Mythocratie (Storytelling et imaginaire de gauche)*, Paris, Editions Amsterdam, 2010, page 17

et ses pensées) et à la politique (politique « politicienne »). Cette dernière serait en quelque sorte un agencement, « *l'activité politique est constamment liée au besoin de se raconter pour construire un nous, une communauté* »⁹.

Yves Citton va également chercher du côté *mythe* en parlant de *mythocratie*. Dans son ouvrage¹⁰, il pose comme enjeu d'aller chercher ce qui fait défaut à notre fonctionnement « démocratique » actuel du côté des *mythes* et leur « *pouvoir de scénarisation* ». Il nous propose ainsi « *de [nous] doter d'un imaginaire politique reformulé, qui définisse de nouvelles tâches, de nouveaux modes d'interventions et de nouveaux styles de paroles* ».

Pour ce dernier, comme pour Wu Ming dont il s'inspire, il y a bien ici un enjeu de réappropriation d'une chose perdue d'un côté et possédée de l'autre. Il y a donc deux origines aux *mythes*, des *mythes* construits venant d'en haut (de la sphère étatique, médiatique...) et des *mythes* produits par le bas (par le peuple). Pour Yves Citton, bien que perdu (de notre mémoire collective), c'est bien une « *puissance (potentia)* » qui est inhérente à l'état de peuple « *dans la mesure où à la fois la capacité à raconter et la capacité à appliquer sont endémiques dans les populations humaines* »¹¹. Les histoires sont à voir comme des flux qui se propagent dans une population. Le pouvoir (Etat, gouvernement...) peut agir « par le haut » – et s'efforce de le faire (plus ou moins brutalement) – sur « *les histoires qui se répandent dans une population, ainsi que [sur] les façons normées de les interpréter et de les appliquer de façon acceptable* ». La puissance (*potentia*) « *mythocratique* » que nous possédons collectivement s'appuie avant tout sur le fait qu'individuellement « *chaque sujet parlant porte en lui-même la puissance de produire des contre-conduites, des contre-histoires et des contre-interprétations* ». « *Cette encapacitation de chacun à s'ériger en législateur, qui anime la vie et la circulation des récits au sein d'une société, participe de cette même diffusion par capillarité infinitésimale et horizontale [...]. Ce sont bien des formes de vies, émergées et vécues « par le bas », au sein des multitudes, qu'expriment, agencent et réagencent les narrations qui circulent dans une population* »¹².

Pour ce qui est du *mythe* en lui-même, Wu Ming l'envisage comme quelque chose qui « *ne peut pas être évoqué artificiellement – comme ça, parce que quelqu'un l'appelle. Il doit naître de la réalité, par en bas.* »¹³ Ils prennent notamment l'exemple dans le cadre de mouvements sociaux où « *les narrations partagées* » qui y naissent « *n'ont jamais été projetées d'en haut – sinon ce sont seulement des*

9 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, page 254

10 Yves Citton, *Mythocratie (Storytelling et imaginaire de gauche)*, Paris, Editions Amsterdam, 2010.

11 Yves Citton, *op. cit.*, page 126

12 Yves Citton, *op. cit.*, page 125

13 [Wu Ming : La narration comme technique de lutte - Article / Revue des débats](#)

instruments de propagande. Elles se forment parce qu'elles émergent d'une réalité sociale et que quelqu'un a été capable de travailler dessus. »

Ce qui est à chercher du côté *mythe* c'est sa puissance collective qui est à voir comme une réappropriation collective de la scène du politique et du démocratique. Les *mythes* sont – et restent – des grandes histoires non pas LA grande Histoire vue précédemment, mais des histoires mobilisatrices à une grande échelle (pays, monde, classes sociales...). Qu'en est-il de toutes les autres histoires derrière tout ça ? Yves Citton tente une ouverture dans son ouvrage sur « "ce qui reste du mythe lorsqu'il est interrompu", ce sont peut-être les voix de fragiles épopées minoritaires qui nous apprennent à vivre dans un éternel chantier – étranger à la paix des achèvements ultimes (qui ressemble sans doute trop à celle des cimetières), mais toujours ouvert aux réagencements que saura imaginer notre pouvoir de scénarisation »¹⁴.

Récit(s)

« La lutte des hommes pour leur émancipation [...] passe par la reconquête de leurs moyens d'expression et de narration. » Christian Salmon¹⁵

A travers des réflexions sur l'oeuvre de Nicolas Leskov¹⁶, Walter Benjamin nous livre son regard sur *le conteur et l'art de conter*. Dans ce texte écrit en 1936, il considère que « *l'art de conter est en train de se perdre. Il est de plus en plus rare de rencontrer des gens qui sachent raconter une histoire. [...] C'est comme si nous avions été privés d'une faculté qui nous semblait inaliénable, la plus assurée entre toutes : la faculté d'échanger des expériences* »¹⁷. Il trouve les origines de cette privation dans « *le triomphe de la bourgeoisie – dont la presse constitue à l'époque du grand capitalisme l'un des instruments essentiels [...]* »¹⁸. C'est l'information, cette nouvelle « *forme de communication* » qui nous a peu à peu éloignés de cette « *faculté d'échanger des histoires* ». Les nouvelles venues de loin « *jouissaient d'une autorité qui les rendaient valables en l'absence même de tout contrôle. L'information, elle, prétend être aussitôt vérifiable.[...] Souvent, elle n'est pas plus exacte que ne l'étaient les nouvelles colportées aux siècles passés. Mais alors que ces nouvelles prenaient bien souvent un aspect merveilleux, il est indispensable que l'information paraisse plausible. Elle s'avère par là inconciliable avec*

14 Yves Citton, *op. cit.*, page 169

15 Yves Citton, *op. cit.*, page 76

16 Nicolas Leskov (1831-1895) écrivain russe.

17 Walter Benjamin, *Oeuvres III*, Paris, Editions Folio Essais, 2008, page 115

18 Walter Benjamin, *op. cit.*, page 122

l'esprit du récit. Si l'art de conter est devenu chose rare, cela tient avant tout aux progrès de l'information »¹⁹. Et de proposer à cela une différence entre l'information et le récit qui se trouve dans l'explication. « Chaque matin, on nous informe des derniers événements survenus à la surface du globe. Et pourtant nous sommes pauvres en histoires remarquables. Cela tient à ce qu'aucun fait ne nous atteint plus qui ne soit déjà chargé d'explications. Autrement dit : dans ce qui se produit, presque rien n'alimente le récit, tout nourrit l'information. L'art du conteur consiste pour moitié à savoir rapporter une histoire sans y mêler d'explication ».

Par le biais des conteurs et conteuses, c'est une boucle qui se crée et s'enrichit entre récit et expériences - « Le conteur emprunte la matière de son récit à l'expérience : la sienne ou celle qui lui a été rapportée par autrui. Et ce qu'il raconte, à son tour, devient expérience en ceux qui écoutent son histoire »²⁰.

Pour W. Benjamin, le récit « *présente toujours, ouvertement ou tacitement, un aspect utilitaire* »²¹, car il considère que le récit est un conseil (et que celui ou celle qui la raconte « porte conseil »). « *Porter conseil, en effet, c'est moins répondre à une question que proposer une certaine manière de poursuivre une histoire (en train de se dérouler)* ».

Mémoire(s)

*« Les récits sont déjà de la lutte
et la lutte a besoin de récit »²².*

Wu Ming

Les constats/appels se retrouvent – au delà des temporalités et des domaines d'action : c'est ce dont on a été privé (imaginaire, faculté de conter, puissance collective à transmettre des expériences...) qui doit nous inciter à l'action (« *réenchâsser dans nos vies un certain art du récit* », « *subvertir et créer nos imaginaires* », « *[nous] doter d'un imaginaire politique reformulé, qui définisse de nouvelles tâches, de nouveaux modes d'interventions et de nouveaux styles de paroles* »...).

L'agir se trouve dans une capacité individuelle et collective de *mise en récit* qui se caractérise par un cercle vertueux de l'agir et du narré, du vécu et du conté, de l'action et de la transmission qui se répondent sans cesse.

C'est au milieu de ce cercle vertueux que se cache sûrement une des clés, entre le récit et la lutte, l'action et la transmission, dans la

19 Walter Benjamin, *op. cit.*, page 123

20 Walter Benjamin, *op. cit.*, page 121

21 Walter Benjamin, *op. cit.*, page 119

22 Collectif Mauvaise troupe, *op. cit.*, page 254

notion de mémoire. « *L'art de raconter les histoires est toujours l'art de reprendre celles qu'on a entendues et celui-ci se perd, dès lors que les histoires ne sont plus conservées en mémoire* »²³. La mémoire pour Bernard Stiegler²⁴ est composée de trois niveaux de ce qu'il appelle *réention*. Les *réentions primaires* sont formées de tout ce que nous percevons à chaque instant, dans lequel s'opère un premier filtrage de choses auxquelles nous prêtons attention et d'autres non ; les *réentions secondaires* sont ce que la mémoire permet de retrouver, ce à quoi nous pouvons faire appel après coup ; les *réentions tertiaires* sont, quant à elles, des enregistrements « *de perceptions (et de récits) sur des supports matériels indépendants de [nous], qui peuvent se maintenir à l'identique et circuler dans le monde, indépendamment des aléas de [notre] conscience et de [notre] personne* »²⁵. Cette *réention tertiaire* décuple notre mémoire et l'accès à des mémoires. Cela vient jouer sur notre « *gamme de réactions envisageables face aux états de choses auxquels [nous sommes confrontés]* », elle est de fait « *élargie (par rapport à ce que [nous] a permis d'accumuler [notre] seule expérience personnelle), en fonction de la quantité et de la diversité des histoires auxquelles [nous avons] été exposé sous la forme de "réentions tertiaires"* »²⁶. Sans négliger les deux premières réentions, cette dernière joue un rôle d'exhausteur de mémoire du fait de sa capacité de transmission. Lorsque la mémoire quitte l'immatériel de nos cerveaux pour se loger dans des supports de diffusion (les livres, l'Internet...) vient se poser deux questions celle du contrôle et celle du risque « *d'un formatage homogénéisateur des expériences humaines* »²⁷. Car si la transmission de récits, d'histoires et d'expériences peut être riche si elle se pense dans la multiplicité, elle peut tout autant provoquer une uniformisation suivant d'où proviennent les sources (d'en bas/d'en haut) et comment elles sont récupérées (tout comme nos *imaginaires*). C'est à cela même que Pascal Nicolas-Le Strat, qui travaille sur les notions de « commun », parle d'une « *montée en latéralité* » à opposer à « *une montée en généralité* »²⁸ des récits et expériences ; faire en sorte d'être dans la multitude.

C'est en se (ré)appropriant la circulation de récits au niveau micro, en (re)développant notre puissance d'agir qui passe par notre imaginaire, notre capacité à subvertir et créer, que cette multitude du micro pourra se transformer en un niveau macro fait d'un maillage

23 Walter Benjamin, *op. cit.*, page 126

24 [Bernard Stiegler](#) est un philosophe français qui axe sa réflexion sur les enjeux des mutations actuelles – sociales, politiques, économiques, psychologiques.

25 Yves Citton, *op. cit.*, page 78

26 Yves Citton, *op. cit.*, page 114

27 Yves Citton, *op. cit.*, page 79

28 Pascal Nicolas-Le strat, [Agir en commun / Agir le commun. Comment configurer et constituer un « commun » ?](#) (vu le 09/06/14)

serré de récits sans cesse créés, transmis, modifiés, diffusés etc. C'est bien par cette « *montée en latéralité* » (multitude) du micro (par le bas) qu'il nous sera possible d'éviter les écueils du contrôle, du « *formatage homogénéisateur* » et de la (perte de) mémoire.

de maîtrise de sa théorisation scientifique.

Ne me suis-je pas pris au piège de mon propre jeu en essayant de tirer une pensée de ce néologisme ? N'aurait-il pas mieux fallu garder un terme comme *culture des précédents* ? Justement, il me semble qu'il y aurait un autre chantier à mener à travers ce terme. Celui dont parle Pascal Nicolas-Le Strat à propos de la sociologie¹³, celui d'une science de l'action, une science comme pratique de terrain et d'action. Que ces sciences soient réappropriées, qu'elles sortent de leurs lieux d'utilisations habituels pour venir se pratiquer dans nos expériences et actions comme nous pouvons utiliser d'autres outils allant du balai pour nettoyer les lieux comme des logiciels pour échanger des informations ou encore des outils pour prendre des décisions de manières collectives. Une tracéologie « tout à la fois critique, car elle ne se satisfait pas de l'ordre existant, et contributive car elle juge indispensable de s'associer aux expériences engagées et d'y apporter sa pierre »¹⁴. C'est en tout cas comme cela que j'ai accueilli la proposition de David Vercauteren d'agir pour une *culture des précédents*.

13 Pascal Nicolas-Le Strat, *Quand la sociologie entre dans l'action* (La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique), Editions Presses Universitaires de Sainte Gemme, 2013

14 Pascal Nicolas-Le Strat, *Idem*

nos contemporaines ;

- d'espace, sur les échelles, macro et micro, sur les distances, sur les questions de territoires, sur les passerelles possibles ;

- et de champ, celles qui nous sont familiales parce qu'exerçant dans le même domaine (écologie, habitat, sans-papiers...) mais aussi juridiques (associatif, non formel, coopératif...) comme celles plus éloignées mais au sein desquelles le commun réside (relations inter-individuelles..).

Il ne s'agit pas ici de monter un ensemble cabinet ou un nouveau

think-tank¹¹ qui centraliserait les traces, nous permettrait de les répertorier, et surtout qui nous amènerait la facilité de l'information ;

ajoutons à cela un site Internet tout beau qui agrégerait, tel des flux RSS¹², tout ce contenu en une belle page et où tout serait bien ranger

avec des couleurs et des catégories ; un site Internet où il nous serait possible de nous inscrire pour recevoir toutes les semaines par e-mail

des traces par critères affinitaires. Cet appel que je fais, n'est pas un appel à contribution pour *traceologiepratiques.com* mais bien un

appel du pied, un cri du cœur à penser une traceologie inscrite comme pratique du quotidien, en tant que personnes et en tant que collectifs.

Une veille inscrite dans nos pratiques et nos valeurs comme apprentissage permanent et comme autant de point de relais propices à

l'essaiimage. Que l'on devienne nous même, personnes comme collectifs, le média entre les expériences, que nous soyons une

multitude à la fois récepteurs et émetteurs des savoirs nous entourant.

Que vaut une traceologie des expériences collectives si les traces sont invisibles ? C'est bien prendre le pari inverse, ne pas

chercher à rendre visible les traces d'expériences collectives, mais bien les rendre visibles en faisant la démarche de les chercher. C'est

parce que nous nous questionnerons sur ces savoirs, que nous nous y intéresserons, que nous demanderons, qu'ils commenceront à se

matérialiser dans les propos, dans les échanges, dans les écrits...

La traceologie hors les murs

La traceologie (des expériences collectives), comme toutes ses collégues à la racine grecque *-logie*, se voudrait être une science, une science des traces, une recherche des traces des expériences collectives actuelles et passées. Il nous incombe donc d'être vigilant à ce que le sort de ses collégues ne lui soit pas réservé. Celui de se voir enfermer entre quatre murs, ceux de la recherche et de l'université, de se voir appliquer des normes, des critères et des règles de pratiques ; et au final, pour nous, de nous en voir limiter l'accès sous conditions

11 https://fr.wikipedia.org/wiki/Think_tank (consulté le 02/08/2014)

12 <https://fr.wikipedia.org/wiki/RSS> (consulté le 02/08/2014)

collectifs en présence, statut juridique, contexte local...), ne ressemble pas à celui d'à-côté.

Sur ces savoirs issus d'expériences collectives, Pascal Nicolas-Le Strat⁶ constate qu'ils « restent enfouis au cœur des situations et n'accèdent à aucune visibilité publique. Ce sont des savoirs laissés en friche ». Et pourtant cela ne veut pas dire « qu'ils demeurent passifs et improductifs » et surtout ce n'est pas parce qu'ils n'arrivent pas à notre connaissance qu'ils n'existent pas. Pour Pascal N-LS, cela vient également du fait que ses savoirs sont « disqualifiés par la hiérarchie des connaissances et jugés insuffisamment conceptualisés ou formalisés ».

Constat partagé par Alain Brossat⁷ : « C'est qu'en effet tout se passe comme si nous, gens ordinaires, avions perdu cette capacité, qui est aussi un pouvoir, de raconter des histoires qui comptent, lesquelles, surtout, soient susceptibles d'être prises en compte et, à ce titre, de produire des effets de déplacement dans l'ordre des choses et des conduites »⁸.

Alain Brossat considère même que nous sommes en condition de « *subalternité dans le langage* »⁹ en s'appuyant sur la notion de *subalternité*¹⁰ développée par Gayatri Spivak. Cette *subalternité* ne nous place pas dans une incapacité à parler ou à s'exprimer mais bien dans cette double peine évoquée par Pascal N-LS d'une invisibilité au sein de l'espace publique et d'une disqualification par une hiérarchie des connaissances. Là où une atteinte – par exemple – à la liberté d'expression dans un pays totalitaire matérialise la situation de *subalternité* et permet ainsi de nommer une incapacité et/ou un ennemi, cette *double peine*, quant à elle, se veut plus invisible, plus quotidienne, insidieuse, elle est partie intégrante de notre chair : un état de fait.

La traçéologie comme pratique

Cet appel à une traçéologie se veut comme une proposition à cette double peine dont nous souffrons et souffrent les savoirs issus des expériences collectives. Une traçéologie comme veille individuelle et collective des expériences et expérimentations qui nous sont proches ou lointaines. Et ce, sur plusieurs axes :

- de temps, par les expériences qui nous ont précédé et celles qui sont

6
7
8
9
10

Pascal Nicolas-Le Strat, *Politique des savoirs* (consulté le 14/01/2015)
Alain Brossat, *Abécédaire Foucault*, Editions Demopolis, 2014.

Alain Brossat, *op. cit.*, page 251
Alain Brossat, *op. cit.*, page 252

Alain Brossat précise qu'en utilisant ce terme ce n'est pas pour le mettre au même niveau que les propos de Gayatri Spivak qui, elle, parle d'une subalternité indissociable du contexte post-colonial et des conditions de répartition des genres ; Gayatri Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, éditions Amsterdam, 2010.

En retraçant leurs histoires collectives et les questions qui les ont traversé, David Vercauteren et ses collègues en profitaient pour nous inviter à « faire circuler des récits en vue de nourrir des cultures de la fabrication collective »¹. Leur envie était de ne pas se quitter « sans laisser une pierre sur le bord de la route »², de laisser une trace pour soi et pour celles et ceux qui passeront par là ensuite.

C'est en discutant avec un archéologue, en train de rédiger sa thèse, que j'ai découvert ce qu'est la tracéologie. La tracéologie est une discipline liée à l'archéologie préhistorique et « qui a pour but de déterminer la fonction des outils par l'étude des traces produites lors de leur utilisation »³. Connaître l'utilisation qui a été faite d'un outil (taille de peau, découpe de viande...) permet de préciser l'activité du lieu en question.

Le lien concret de la tracéologie - dans le domaine archéologique - avec la question des expériences collectives et de leurs traces - dans différents champs (politique, social, économique...) - pourrait s'essouffler assez vite. Mais cette tentative d'utilisation d'un vocabulaire scientifique existant dans un domaine comme néologisme dans un autre n'est qu'une porte ouverte, un appel à « l'étude des traces produites lors d' » expérimentations et d'actions dans l'idée de constituer des savoirs issus de pratiques, des savoirs expérimentiels⁴.

Des savoirs expérimentiels invisibilisés

Toute expérience collective (« artistique, sociale, politique ou éducative »⁵) est composée de savoirs et tout au long de son expérimentation elle continue d'en produire. Ce sont, d'un côté, des savoirs singuliers avec lesquels les personnes prennent part à la dynamique. De l'autre, ce sont les savoirs acquis et produits tout au long de la dynamique collective. Acquis par les personnes qui font collectif et produits collectivement dans l'idée même de mener à plusieurs cette expérimentation. Car chaque collectif, de part ses caractéristiques multiples (personnes présentes, désirs individuels et

1 David Vercauteren, *Micropolitiques des groupes; Pour une écologie des pratiques collectives*, Paris, Editions Les pratiques ordinaires, collection « Essais », 2011 [2e éd. 2007]

2 Idem

3 <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tracéologie> (consulté le 14/01/2015)

4 *Expérimentiel*, n.m. : Basé sur l'expérience, relatif à l'expérience.

5 Pascal Nicolas-Le Strat, *Quand la sociologie entre dans l'action* (La recherche en situation d'expérimentation sociale, artistique ou politique), Editions Presses Universitaires de Sainte Gemme, 2013

Pour une culture des précédents

Benjamin Roux

Polices de caractère libres :
couverture : FuturaRenaer, Karma
texte : Liberation Mono, Sans et Serif

Brochure faite à la main et avec plaisir,
imprimée sur papier recyclé
et réalisée sous Libre Office.

Imprimé par **LA PETITE IMPRIMERIE**
35250 Saint Germain sur Ille
Date de mise en circulation : Février 2015

Cultivateur de précédents

Pour une culture des précédents



Benjamin Roux